



HAL
open science

Les écrivains combattants français et allemands et la bataille de la Somme

Nicolas Beaupré

► **To cite this version:**

Nicolas Beaupré. Les écrivains combattants français et allemands et la bataille de la Somme. La Bataille de la Somme dans la Grande Guerre, 1996, Péronne, France. pp.N.R. halshs-01025788

HAL Id: halshs-01025788

<https://shs.hal.science/halshs-01025788>

Submitted on 18 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Informations sur le(s) auteur(s)	
Prénom, NOM et titre des auteurs	Nicolas BEAUPRÉ
Laboratoire	 Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »
Affiliation(s)	Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 1001, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », CHEC, BP 10448, F-63000 Clermont-Ferrand Membre junior de l'Institut Universitaire de France (IUF, promotion 2010) Membre du Centre International de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre (CIRHGG)
Discipline(s)	Sciences de l'Homme et Société/Histoire Sciences de l'Homme et Société/Littérature
Informations sur le dépôt	
Titre du texte déposé Sous-titre	« Les écrivains français et allemands et la Bataille de la Somme »
Texte présenté le à l'occasion de	Colloque : La bataille de la Somme tenu à Péronne en 1996
Publié sous la direction de	Centre International de recherche de l'Historial de la Grande Guerre (dir.)
Publié dans	Actes du colloque <i>La Bataille de la Somme dans la Grande Guerre</i> »
Lieu, éditeur, volume, n°, date, pagination	Péronne, Centre International de recherche de l'Historial de la Grande Guerre, 1999
Résumé du texte déposé en français	Ce texte traite de l'évocation littéraire de la bataille de la Somme chez les écrivains combattants français et allemands.
Mots-clés français	Guerre 1914-1918 ; France ; Allemagne ; Somme ; combattants ; littérature de guerre ; écrivain combattant ; témoin ; témoignage
Mots-clés autres langues	First World War ; France ; Germany ; Somme ; soldiers ; war literature ; war writers ; witness ; witnessing

LES ÉCRIVAINS COMBATTANTS FRANÇAIS ET ALLEMANDS ET LA BATAILLE DE LA SOMME

INTRODUCTION

Parler des écrivains combattants, c'est d'emblée mettre le doigt sur un paradoxe. L'expérience de la guerre est, aux dires de beaucoup de témoins, d'une certaine manière, incommunicable. Pourtant, elle fascine, et devient rapidement un sujet littéraire. Au confluent de ces deux présumés s'inscrit la littérature de témoignage qui, quelle que soit la forme qu'elle prenne, essaye de concilier l'incommunicabilité, la fascination et la volonté de faire partager et comprendre une expérience extraordinaire, au sens premier du terme. La littérature de guerre des écrivains combattants est donc par essence paradoxale. Paradoxe d'autant plus prégnant lorsqu'il s'agit de faire partager par les mots ce qui, à l'intérieur de la Grande Guerre, est vécu comme un « paroxysme »¹ mortel : la bataille de la Somme.

Souvent, on peut lire au détour de l'un de leurs ouvrages que ce que vivent les soldats de la Grande Guerre ne peut être compris que d'eux seuls. Pourtant, en tant qu'écrivains, ils affirment la volonté absolue de ne pas rester dans le silence. Ils écrivent, ils témoignent. Ils tentent de raconter, le plus souvent ce qu'ils ont eux-mêmes vécu, pour tenter de donner du sens à leur guerre.

La question qui se pose donc est naturellement celle de l'intérêt que peut avoir l'étude d'une bataille, d'un moment de la Grande Guerre, en l'occurrence de la bataille de la Somme, au travers des sources littéraires.

Tout d'abord pour des écrivains connus ou non, qu'ils aient laissé une œuvre importante ou non, il n'est pas inintéressant de savoir à quels moments de la guerre ils ont participé, et en quoi ce qu'ils ont vécu fut important dans leur vie puis dans leur œuvre.

Il n'est pas sans intérêt non plus de se pencher plus avant sur la manière dont fut rapportée la Bataille de la Somme. De fait, il nous faut étudier les textes littéraires en tant qu'ils portent un éclairage spécifique sur ce moment de la guerre qu'est la bataille (offensive, contre-offensive et défense de ses positions).

¹ " Mais les heures, les nuits, les mois s'avançaient lentement à travers l'éternité et chacun de ces instants terribles n'était qu'un paroxysme dans une infinité de paroxysmes." Georges Duhamel, *Civilisation*, Paris, Le Mercure de France, 1993, 249 p, cf. p 39

Il nous faut également étudier cette littérature en tant qu'elle participe de la mémoire de la Bataille de la Somme à l'intérieur de la mémoire de la guerre. Mémoire qui s'est construite pendant puis après la guerre.

Cette étude est donc axée sur deux points. Il s'agit tout d'abord d'explicitier la manière dont la bataille fut vécue par les écrivains combattants, ce qu'ils en ont raconté et comment ils l'ont raconté. Il faut se pencher ensuite sur le sens que les écrivains ont essayé de lui donner à chaud, pendant les années de guerre, puis sur celui que la bataille a pris dans la mémoire littéraire de la guerre.

Avant d'entamer notre étude, il nous faut toutefois nous poser une question préliminaire essentielle, à savoir : qui a raconté sa bataille de la Somme ?

Ce qui frappe d'emblée, c'est la difficulté qu'a l'historien de citer des noms d'écrivains français et allemands ayant participé à la bataille de la Somme. Le devant de la scène littéraire est occupé par le duo britannique Sassoon et Graves, suivis d'une myriade de soldats-poètes et écrivains qui ont été exhumés par un nombre impressionnant de chercheurs anglo-saxons².

Il n'est donc pas inutile de présenter rapidement les écrivains combattants français et allemands qui sont passés par la Somme à partir du printemps 1916. Parmi les Français³, trois d'entre eux sont pourtant connus. Il s'agit de Jean Cocteau, Georges Duhamel et Pierre Mac Orlan. Les autres sont Louis Mairat, André Pézard, Paul Tézenas du Montcel, Georges Lafond, Jacques Meyer, Frédéric de Bélinay, Paul Dubrulle, Étienne Derville, Louis Botti. Trois sont morts lors de cette bataille : l'historien Augustin Cochin, Marcel Étévé et Frédéric Duval.

Pour les Allemands⁴, hormis Ernst Jünger très connu, il faudrait ajouter Rudolf G. Binding, Hans Carossa, Gerrit Engelke, Joachim von der Goltz, Paul Zech et Reinhard Johannes Sorge (tué le 20 septembre).⁵

² Nous avons écarté délibérément les Britanniques de notre étude. En effet, il existe un tel déséquilibre historiographique entre les écrivains britanniques de la bataille de la Somme et les écrivains français et allemands, qu'il nous est apparu opportun de nous pencher plus particulièrement sur ces derniers, beaucoup moins connus que les Sassoon, Graves et consort. Plutôt que de nous pencher sur des travaux, très nombreux, sur la littérature de guerre britannique, nous avons préféré nous pencher sur un corpus de textes français et allemands peu connus.

³ Pour retrouver les noms des participants français nous nous sommes servi de *Témoins* de Norton Cru que l'on ne présente plus. Pour cet aspect des choses, il est bien commode car il classe les écrivains en fonction des batailles auxquelles ils ont participé.

⁴ Il n'existe pas de travail équivalent à celui de Norton Cru, ce qui explique peut-être que, dans l'état actuel de nos recherches, nous ayons trouvé moins d'Allemands. Il a fallu opérer par recoupement.

⁵ Au total donc, notre échantillon comporte quinze écrivains français et sept allemands.

La bataille vécue et racontée, l'intérêt documentaire de la littérature de guerre et ses moyens spécifiques : *Ce qu'on voit d'une offensive*⁶.

Au travers des différents textes, il apparaît le plus souvent que le récit de la Bataille de la Somme s'articule en général en trois temps : la montée de la tension, une courte attente puis l'assaut lui-même. Chacun de ces moments est écrit d'une manière spécifique.

La montée de la tension : « C'était la bataille de la Somme qui projetait ses premières ombres. »⁷

Les écrivains, avec les techniques qui sont les leurs, tentent de faire revivre la montée de la tension et l'explosion de violence de l'assaut. Avant même les préparatifs, le soldat de la Somme, qu'il soit français ou allemand sait ou apprend qu'il va être confronté à quelque chose de différent de son quotidien. Paul Dubrulle⁸ note :

« Notre départ pour la Somme ne fut pas un coup de surprise ; nous ne fûmes pas jetés à l'improviste, comme à Verdun, dans la fournaise. Nous eûmes au contraire le loisir de voir arriver de loin les nouvelles, de suivre la progression des rumeurs et des ordres et d'élever ainsi lentement nos âmes à la hauteur du grand effort que nous devions fournir. »

Ernst Jünger, quant à lui, écrit⁹ :

« Le 16 juin [1916], le général nous renvoya à nos corps, avec une brève allocution, d'où nous conclûmes qu'une grande offensive de l'ennemi contre le Front Ouest se préparait, et que son aile gauche allait se trouver à peu près en face de nos positions. »

La première épreuve de la bataille est donc l'attente de l'assaut et la montée progressive de la tension à l'approche d'un événement que l'on sait par avance inéluctable et dramatique. Chez Jacques Meyer¹⁰, cette montée de la tension se fait par un glissement progressif du point de vue narratif. L'offensive est d'abord évoquée au travers de communiqués : « Premières lignes enfoncées... La vaillante 39e division... ..) », puis elle est racontée par des témoins, les « premiers blessés » et « les premiers "Kamarads", déguenillés, hâves, verdis par l'épouvante des heures horribles du bombardement, par la fatigue et par la faim. », et enfin elle est observée puis vécue par l'auteur. À mesure que le point de vue change, il se fait de moins en moins impersonnel, de moins en moins général pour coller

⁶ Titre d'un ouvrage de Jacques Meyer racontant l'épisode de la Somme paru en 1919 et repris dans *La Biffe*, Paris, Albin Michel, 1928, 245 p

⁷ Citation extraite de Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Christian Bourgois, Coll. Folio, 1970, 442p

⁸ Dubrulle Paul, *Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme, impressions de guerre d'un prêtre soldat*, Paris, Plon, 1917, 320 p, Préface de Henri Bordeaux, voir p 168

⁹ Ernst Jünger, op. cit. 106

¹⁰ Meyer Jacques, *La Biffe*, Paris, Albin Michel, 1928, 245 p [BN 8-L207-1104]. Les passages cités sont extraits des pages 181, 182, 198

finalement à la vision personnelle de l'auteur. C'est donc une technique littéraire, un artifice romanesque, - le changement de point de vue,- qui permet de donner foi à ce qu'on raconte, de le crédibiliser. La littérature avec ses techniques propres apparaît ici comme un moyen de faire sentir une part de ce qu'on vit ou a vécu. Nous sommes déjà ici au cœur du paradoxe ontologique de la littérature de témoignage¹¹.

Juste avant l'assaut

Cette première épreuve est suivie par les quelques instants précédents l'assaut. Alors que la montée de la tension pouvait être décrite sur le moment ou recréée à partir de notes prises sur le vif, l'assaut, par définition est un objet littéraire puisqu'il est obligatoirement recréé. On n'a pas le temps d'écrire quand on se bat. L'assaut vécu est transformé par l'acte d'écriture qui se fait nécessairement après l'action. Si l'on s'attache aux descriptions de ces moments-là dans les ouvrages des écrivains combattants, ce caractère retravaillé et *a posteriori* est plus que sensible. En effet, si l'on compare les styles de Louis Mairét, de Louis Botti et celui de Georges Lafond¹², on s'aperçoit que pour donner de l'intensité à ce moment particulier de la bataille, ceux-ci utilisent les mêmes techniques stylistiques. Ainsi, dans les moments qui précèdent l'assaut, les phrases sont de plus en plus courtes, saccadées, le style haché :

« Deux obus éclatent devant la parallèle...
Les hommes se courbent...
Les Boches nous ont-ils vus ? Commencent-ils leur barrage ?
Non, le tir ne continue pas.
Il vaudrait mieux partir, cependant..., c'est l'heure!...
Le commandant se hisse hors du retranchement...
En avant...
L'arme haute, bien alignés, les tirailleurs suivent au pas ordinaire...
... de Boissieu est à ma gauche, Lachaise à ma droite.
Une conversion à droite place la première vague dans la direction de son objectif.
Nous escaladons un mouvement de terrain...

¹¹ Paradoxe qui tient, rappelons-le, à ce que la littérature est censée rendre compte de ce qui par nature n'est pas communicable à ceux qui ne l'ont pas vécu.

¹² Louis Botti, *Avec les zouaves, de Saint Denis à la Somme. Journal d'un mitrailleur, 1914 1916.*, Paris, Berger Levrault, 1922, 283p, illustré par Lucien Lantier
Lafond Georges, *Ma mitrailleuse*, Paris, Fayard, 1917, 320 p, [BN 8-LH4-2846]
Louis Mairét, *Carnet d'un combattant*, Paris, Georges Crès, 1919, 328 p

Nous sommes sur le plateau... »¹³

Cet extrait est certes de la prose, mais il n'est pas sans rappeler les techniques poétiques modernes qui décomposent le vers classique et coupent les phrases. Ces techniques sont couramment utilisées par les expressionnistes allemands. Elles furent poussées à l'extrême par August Stramm¹⁴, qui, s'il n'a pas vécu la Bataille de la Somme, a néanmoins séjourné dans le secteur en 1915. Lui va parfois jusqu'à supprimer les phrases pour n'utiliser que des mots qui se suivent les uns après les autres comme autant de coups de feu. Citons par exemple le poème « *Assaut* » :

De tous côtés retentissent peurs volonté
Cri perçant
Fouette
La vie
Devant
Soi
La chaste Mort
Les cieux mettent en lambeaux.
L'horreur assassine sans discernement des aveugles.

Ces techniques qui donnent un côté haché, saccadé au rythme des phrases, qui génèrent une tension entre les mots, sont peut-être, consciemment ou non une mise en abîme de ce que leurs auteurs ont vécu : rafales saccadées des mitrailleuses, sifflements, impacts des obus et tous les bruits de la guerre qui font que les hommes doivent sans cesse être aux aguets, sous tension.

L'assaut

Ce moment est décrit, qu'il soit accompli ou subi comme étant d'une extrême brutalité. Ces combats au corps à corps sont parmi les pires moments de la guerre. Ernst Jünger dont le grand mérite est qu'il ne cache rien raconte un de ces épisodes où un Britannique « à coup de matraque ou de crosse » a fracassé la nuque à huit soldats allemands aveuglés par le masque à gaz¹⁵. Jacques Meyer pleure un ami qu'il retrouve mort « sans blessure apparente, mais la

¹³ Louis Botti, op cit. pp 269-270, il raconte l'attaque du bois d'Anderlu le 12 septembre 1916. Nous aurions pu citer d'autres exemples très révélateurs tirés des livres des auteurs cités dans la note précédente.

¹⁴ Nous avons choisi de citer August Stramm par ce que c'est lui qui va le plus loin dans cette recherche formelle, mais ce que nous écrivons est valable, quoique dans une moindre mesure, pour Paul Zech, Gerrit Engelke, Reinhard Johannes Sorge qui ont vécu les mois d'été ou d'automne 1916 dans la Somme. Nous renvoyons au poème *Grenade* de Sorge cité plus loin. Cette poésie n'est pas comme pour Stramm une liste de mots, mais les phrases y sont hachées comme par des éclats de grenades.

¹⁵ op cit. pp 129-130

figure tuméfiée et marquée de taches violettes qui sûrement sont des coups de crosse (...) »¹⁶.
Georges Lafond quant à lui raconte les préparatifs du corps à corps en terme explicites¹⁷ :

« Cette fois, ça y est, c'est le bon coup. On distribue les jouets pour les nettoyeurs de tranchée, le » canif de la revanche » qu'on l'appelle, et on va donner un quart de gniaule supplémentaire. »

Reinhard Johannes Sorge quant à lui le redoute plus que tout dès le début de la guerre :

« Cela va bien, je n'ai pas eu encore à verser le sang. Je frémis chaque fois que des soldats plus âgés que nous racontent les épouvantables meurtres d'homme à homme dans les tranchées. Puisse Dieu continuer à m'en garder ! »¹⁸

Cette brutalité de l'assaut est encore plus révélatrice lorsque c'est l'auteur même des lignes qui se trouve non pas en position de victime ou de témoin, mais en position d'acteur de ce corps à corps. Là, un épisode de la bataille de la Somme est parfaitement révélateur de la difficulté qu'il y a à raconter ces moments particuliers de l'offensive où l'on tue à bout portant. Nous possédons en effet deux versions différentes du même moment de la bataille : l'attaque du bois d'Anderlu le 12 septembre 1916 par les Français. Cet épisode nous est raconté par un témoin direct, Paul Dubrulle, et par un acteur du drame, Louis Botti. Confrontons les deux versions de cet événement. Paul Dubrulle écrit¹⁹ :

« Les malheureux ignoraient que jamais les vaincus ne survivent aux corps à corps, que l'homme le plus doux ne peut pardonner sur-le-champ aux coups de fusil qu'il vient de recevoir. En outre, pour leur malheur, l'un des leurs commit alors une infamie : après avoir fait Kamerad, il abattait un officier à bout portant. Indigné, le capitaine français qui se trouvait à proximité déchargea son revolver. »

Il ajoute ensuite cette note de bas de page pour justifier la présence d'un tel épisode dans son livre : « Quelques généreux utopistes, qui croient à la vertu des conventions humanitaires bondiront peut-être à la lecture de ces lignes. Cependant en les écrivant, on ne prétend, certes, légitimer, en d'autres circonstances,- le massacre, l'assassinat - pour employer le terme exact - d'ennemis désarmés. Mon intention est simplement

¹⁶ op cit. p 207

¹⁷ op cit. p 265

¹⁸ Cité par Claire Lucques, *Le poids du Monde, Rilke et Sorge*, Paris, Beauchesne, 1962, 255 p, lettre du 28/11/1915.

¹⁹ op cit. pp 239-240.

de signaler, dans le cas présent, l'existence d'une loi psychologique qui agit avec la force d'une nécessité de l'ordre physique. »

Or si on confronte ce texte avec celui de Louis Botti, il semblerait que Botti soit lui-même l'auteur des coups de feu. Voici la version qu'il nous en donne :

« Je vois un des boches qui » fait camarade » plonger ses bras, alternativement, dans le trou, en sortir une grenade, l'amorcer et la poser devant lui, à deux pas de Lachaise qui est resté au-dessus d'eux...

Je crie : Lachaise, attention !

... Du feu, de la fumée ; je bondis, je décharge quatre fois mon revolver dans les faces, à bout portant : au dernier coup, l'homme glisse dans son trou, les yeux exorbités, mort avant que je ne le tue...

Lachaise est là... comment ? Je ne me l'explique pas ! »²⁰

Le passage de Botti est beaucoup plus confus et ambigu. On ne sait finalement pas s'il a vraiment tué l'Allemand. Mais là n'est pas pour nous ce qui est finalement important. Cet épisode raconté deux fois est révélateur de l'extrême brutalité, de la « brutalisation », souvent occultée, des assauts et aussi de la difficulté pour les combattants d'en rendre compte. La littérature apparaît donc comme un moyen de dire, même sans le dire de façon directe et claire, que l'on a tué et que l'on a vu la » mort de près »²¹. L'étude croisée de textes littéraires nous permet donc à un premier niveau d'analyser la manière dont a été vécu un événement, en l'occurrence la Bataille de la Somme. Elle nous permet également de mettre à jour l'ambiguïté fondamentale du texte littéraire en tant que témoignage. En fait, en racontant, le témoin écrivain donne paradoxalement une forme littéraire à ce qu'il a vécu pour le rendre intelligible ; il utilise une forme artificielle pour dire une vérité. Mais non content de lui donner une forme, il lui donne aussi un sens. À un autre niveau, cette étude croisée permet d'étudier ce qu'après coup la Bataille de la Somme est devenue dans la littérature.

La bataille, son sens et sa mémoire dans la littérature

L'écrivain ne se contente pas de raconter, il essaie également de donner du sens à ce qu'il a vécu : la Bataille de la Somme. Ici, le contexte de la recreation littéraire de la bataille est sans doute important. En effet, outre l'oubli qui occulte avec le temps certains épisodes, le

²⁰ op cit, pp 269-270

²¹ En référence au titre du dernier livre de guerre de Maurice Genevoix.

contexte historique et idéologique dans lequel écrivent nos auteurs est fondamental. Le fait qu'on se trouve avant 1918 ou après change la vision que l'on peut avoir de l'événement. En fait, la perception puis le sens donné à l'événement varient selon plusieurs paramètres : la proximité à l'événement, le caractère, la culture propre à chaque écrivain, l'inscription dans une logique de culture de guerre ou de mémoire de l'événement. Selon tous ces critères, on peut tenter une typologie des différents niveaux de sens que la littérature donne à la Bataille de la Somme.

Pendant la guerre : gagner la bataille puis préparer la mémoire

Avancer ou tenir

Le premier niveau de sens que les écrivains vont donner à ce qu'ils sont en train de vivre ne leur est en rien spécifique. Il doit être analysé dans des textes immédiatement contemporains des faits rapportés. En fait, les écrivains partagent d'abord les mêmes préoccupations que les autres soldats. La Bataille de la Somme est-elle une victoire ? Les Français se demandent s'ils avancent, et les Allemands s'ils vont tenir :

« Le colonel prétend que la trouée est *une affaire faite*. Mais ses dires ne prouvent pas grand-chose.

Tout de même, il y a une chose remarquable : *ici*, parler de ville prise ou de lignes percées semble presque aussi naturel qu'à Paris. On n'avait jamais vu cela dans un secteur ! (...)

À partir de là, c'est la France reconquise. C'est superbe. Cela fait penser aux tableaux d'Alphonse de Neuville. (...) »²²

Ce n'est pas vraiment encore une analyse, mais plutôt un espoir, un espoir de victoire rapide. Hans Carossa lui, souhaite « Quatorze jours de pluie consécutifs » pour que l'offensive franco-anglaise et ses canons s'enterrent dans « la boue et la saleté »²³. Cet espoir ou ce désespoir peut tourner à l'angoisse devant un événement qui n'a pas une dimension humaine. Se met alors en place un sens religieux, eschatologique de la bataille.

Une eschatologie de l'homme en guerre

Pendant la bataille de la Somme, il est évident que les écrivains se sont sentis dépassés par l'événement. Ne parvenant pas à lui donner un sens à l'échelle humaine, ils lui en

²² André Pézard, *Nous autres à Vauquois*, Nancy, PUN, 1992, 441p, voir p 401. La première édition date d'août 1918. Il s'agit d'un journal de guerre.

²³ Hans Carossa, *Briefe I, 1886-1918*, Francfort sur le Main, Insel Verlag, 1978, 335 p. La lettre citée date du 18/9/1916 et on la trouve à la page 115.

ont cherché un dans le champ du sacré²⁴. Pour Johannes Sorge par exemple, la guerre est perçue par comme une manifestation de Dieu. Un Dieu omniprésent qui est là, dans les moindres moments, par exemple dans l'explosion d'une *grenade* :

Les grenades répandent leur pluie
Largement sur le champ infâme ;
Semaines de fer, promesse de bénédiction,
Germination du sens intact qui m'illumine :

Projectiles impitoyables, vous proclamez
Pour moi le chant de la foi :
« Ô homme, ton compagnon s'appelle Mort,
Ta victoire s'appelle Salut, ton désir s'appelle Dieu. »²⁵

Chez Sorge cette eschatologie née de la confrontation avec la violence de la bataille est poussée au paroxysme. Outre ce poème, on a retrouvé dans ses papiers personnels après sa mort²⁶ une prière en prose qui montre bien qu'il craint moins la Mort qu'il n'espère son Salut personnel. Cette prière s'achève par ces mots :

« Je ne demande qu'une seule grâce : plutôt mourir que pécher ! Me voici Seigneur !

Ce compagnonnage avec Dieu et la Mort et cette attente de la Fin, se retrouvent également dans le célèbre dernier poème d'Alan Seeger, le poète américain de la Légion étrangère mort le 4 juillet, intitulé *J'ai un rendez-vous avec la Mort*. Cette angoisse et cette présence conjointes de Dieu et de la Mort sont aussi présentes dans une lettre de Paul Zech à Stefan Zweig²⁷. La Bataille de la Somme y est présentée comme un « enfer » encore pire que celui de Verdun, où : « (...) tout est porté à son point extrême : la haine, la déshumanisation, l'horreur et le sang. »

Pourtant, si on le croit, Dieu n'est pas absent de cet enfer :

“Dieu est vivant. Dieu est autour et au-dessus de nous. Cela me permet encore de tenir. Apportez-moi la consolation de savoir que tout cela finira bientôt. Ou alors nous ne serons plus des êtres humains, plus les frères d'Abel, mais la faute de toutes les fautes.”

²⁴ Jay Winter dans *Les poètes combattants de la Grande Guerre, une nouvelle forme du sacré*, (pp 28-35) in *Guerre et Cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, 445 p, a mis en évidence les thèmes sacrés et bibliques employés par les poètes. Annette Becker a analysé également la foi née de la Grande Guerre dans *La guerre et la foi, De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141 p.

²⁵ Ce texte est le dernier poème de Sorge. Nous l'avons extrait de *L'ordre c'est la vie*, roman de Ludwig Harig paru chez Belfond en 1989 (traduction).

²⁶ Il est mort de l'explosion d'une grenade le 20 juillet 1916 près d'Ablaincourt. Il repose dans la fosse commune du cimetière allemand de Vermandovillers aux côtés d'un autre poète, Alfred Lichtenstein, tué en 1914.

²⁷ Elle est datée du 12 juillet 1916. Elle est extraite de ZECH Paul, ZWEIG Stefan, *Briefve 1910-1942*, Rudolstadt, Greifenverlag, 1984, 327 p.

Par ailleurs, Paul Zech se dit rescapé d'une explosion grâce à l'intervention divine. Là se profile le thème de la toute-puissance divine qui sauve et punit. Mais c'est le thème apocalyptique de la pluie de feu de la bataille comme punition divine qui est sous-jacent. Si la guerre ne cesse pas, la preuve sera faite que les hommes ne seront plus les « fils d'Abel », mais tous de nouveaux Caïn, « la faute de toutes les fautes », dont le Salut est plus que compromis. Le Salut individuel des hommes en guerre, leur fin dernière, dépend de la fin de la guerre. Mais cette fin, dépend-elle de Dieu ou des hommes ?

Préparer le souvenir

À cette religiosité, réponse à l'incompréhensible bataille, il faut ajouter une réflexion qui la suit immédiatement. L'aspect sacré de la mêlée fut ressenti et décrit par les écrivains, comme on vient de le constater. Il est peut-être en fait une propédeutique au souvenir des morts. Antoine Prost pour les aspects institutionnels et Annette Becker pour les aspects purement religieux ont bien montré que la prise de conscience de la nécessité absolue du souvenir des morts s'inscrit dans les années mêmes de la guerre. On retrouve cela pour la Bataille de la Somme avec la récurrence dans les différents textes du thème de la terre et des morts : la terre est sacrée parce que les soldats ont donné leur vie pour elle. Et, ils ont donné leur vie parce qu'elle est sacrée²⁸. Cette thématique est particulièrement présente chez Pierre Paraf qui est pourtant un homme de gauche. En 1917, il publie un recueil de textes en prose et de poèmes sous le titre déjà évocateur de *Sous la Terre de France*²⁹. À propos de cette terre, il écrit :

« Elle n'est point méchante... elle est tendre... (...) »

Elle nous couvrira de son manteau de boue et puis... Plus tard... qui sait?... sur nos tombeaux le blé poussera et les gerbes de fleurs s'élanceront des boyaux où nous aurons pourri. »

« Ce n'est que le baptême de boue, celui qu'on reçoit à force de courir en des boyaux détrempés, dont la terre fait à tout le corps une cuirasse sépulcrale.... C'est lui qui m'a fait entrer dans le Temple de la Souffrance où les poilus sont empereurs. Le sol de France fut l'initiateur, l'arche sainte par où j'ai pénétré le cœur de mes soldats.... Mon manteau de fange (...) »³⁰

La relation avec la terre est charnelle, en donnant leur vie, les soldats fécondent en fait le sol de France. Ce thème deviendra un *topos* de la sculpture des monuments aux morts

²⁸ Bien entendu ce thème est plutôt présent chez les Français qui se battent chez eux mais il n'est pas absent de la littérature de guerre allemande (cf. infra.).

²⁹ Pierre Paraf, *Sous la Terre de France*, Paris, Payot, 1917, 196 p. Dans un long poème intitulé *L'Offrande* et écrit dans la Somme le 4 septembre 1916, il fait *L'Offrande* de sa vie à la "France", la "Patrie" et la "République".

³⁰ Les citations sont extraites de ce livre, successivement aux pages 10, 12 et 33.

notamment chez le sculpteur Maxime Real Del Sarte³¹, proche de l'Action Française. Cette mystique de la terre est en fait consensuelle, quelles que soient les opinions politiques ou l'expérience du Front. On la retrouve chez Louis Mairet, autre écrivain de la Somme :

« La terre conquise par l'ennemi sur la Meuse, par nous sur la Somme, suffit à peine à enterrer les morts qui l'ont achetée de leur vie. »³²

Cette fusion avec le sol se retrouve également chez Joachim von der Goltz. Dans son roman largement autobiographique, les héros sont animés de la même idéologie de la terre et du sang (« Blut und Boden » en allemand)³³. Ils se battent sur la Somme, versent leur sang pour que la terre allemande soit épargnée et puisse rester féconde. Pendant la Bataille un des héros dit que :

« Dans de pareils moments, il est bon de se souvenir que là-bas, en Allemagne, aucune maison ne brûle et aucun champ ensemencé n'est dévasté parce qu'ici, ils accomplissent leur devoir. »³⁴

Cette thématique qui imprègne la culture de guerre prépare en fait, par la sanctification de la terre, du devoir, du sacrifice, de la Mort, le souvenir de ces soldats qui sont à la fois des Héros, des Saints et des fils de la Patrie.

Guerre et modernité

La bataille n'a pas seulement un sens religieux. La religion permet à certains de donner du sens à quelque chose de si monstrueux qu'ils ne le comprennent pas. D'autres lui cherchent un autre sens. L'extraordinaire nouveauté de ces combats inspire à certains écrivains une réflexion sur la modernité. L'incompréhensible de la guerre n'est peut-être pas seulement religieux, il est aussi moderne.

Guerre et esthétique

Si les écrivains combattants partagent le quotidien de tous les soldats, ils n'en ont peut-être pas toujours la même perception. Ces hommes de lettres entretiennent un rapport complexe avec la modernité qu'ils transposent dans leur expérience du conflit. Cette modernité esthétique de la guerre fait débat. Certains la perçoivent confusément, d'autres

³¹ Nous renvoyons bien entendu aux ouvrages d'Annette Becker sur les monuments aux morts.

³² Louis Mairet, op. cit. p 249

³³ L'édition que nous possédons date de 1934. Pour des raisons évidentes, cette idéologie s'épanouit dans les années trente. Cependant il ne nous semble pas qu'elle ait été enfantée par le nazisme mais par la Grande Guerre.

³⁴ Joachim von der Goltz, *Der Baum von Cléry*, Berlin, Büchergilde Gutenberg, 1934, 295 p. Voir p 286

l'exposent clairement, d'autres encore, sans nier la modernité de la guerre lui dénie toute beauté.

Sur la Somme, un bon exemple nous est donné par le village de Cappy-sur-Somme qui est décrit par deux écrivains au tempérament fort différent. Paul Tézenas du Montcel, avocat, catholique et Forezien, évoque le pittoresque né de la guerre³⁵:

« Le spectacle que j'ai sous les yeux est vraiment pittoresque. Partout, le long de la falaise qui domine le canal du côté droit, au flanc des collines voisines qui servent de rideau et de protection contre l'ennemi, sont creusés des gourbis, des cagnas, des guitounes, abris de toutes sortes et de toutes espèces. On croirait voir un immense village nègre doublé d'une cité de troglodytes ! »

Pierre Mac Orlan écrivain provincial monté à Montmartre décrit ce même paysage en allant plus loin. Pour lui la guerre est une expression de la modernité, modernité qu'il a connue à Paris avant 1914. Elle est esthétique, artistique et moderne pour qui sait la déchiffrer³⁶:

« Étrange petite ville, dont les maisons bâties en planche se confondent avec les accidents et la couleur de la terre. C'est une mosaïque capricieuse et l'œil finit par isoler, parmi les feuilles et les blocs d'argile, des taches roses, orangées, vertes, jaunes, bleues, serties d'un trait noir qui les découpe et brise la ligne particulière à chaque objet.

Nous déchiffrons un gigantesque tableau cubiste se déroulant jusqu'au canal, dont l'eau, point encore maquillée offre tout de même un point de repère où la raison et l'éducation classique de l'œil peuvent enfin s'arrêter.

Le décor artificiel et rusé semble une image construite par fragments illogiques, comme les morceaux d'un puzzle découpés pour dérouter un chercheur sur la forme normale des objets qu'il doit restituer.

Pourtant ce point de vue n'est pas général. Ce n'est pas le côté artistique de la guerre qui fait consensus, mais son aspect moderne. Marcel Étévé, par exemple, ne trouve pas que la guerre soit belle même si elle est moderne :

“Impossible de savoir où commence l'une des trois gares et où l'autre finit. C'est la vision parfaite de la guerre scientifique et usinée, sans grâce : seuls

³⁵ Paul Tézenas du Montcel, *Dans les tranchées*, Montbrison, Bressart, 1925, 429 p, voir p 255

³⁶ Le texte qui suit est tiré de *Les Poissons morts*, Paris Payot, 1917, 243 p, voir pp 228-229. Le nom du village évoqué est remplacé par X. Toutefois, si on croise ce texte avec un roman plus tardif de Mac Orlan, *Bob bataillonnaire*, Paris, Albin Michel, 1920, on constate qu'il reprend des éléments de cette description en parlant de Cappy. Il y parle en effet des "baraques multicolores" de Cappy.

les aéros, qui rentrent le soir, ont dans leurs évolutions quelque chose de spirituel.³⁷

La Bataille de la Somme : moment moderne dans la guerre moderne

Les écrivains combattants ont, pour leur plus grande part, perçu les nouveautés apportées par la Grande Guerre : ses aspects modernes. Dans ces cinq années de guerre, la Bataille de la Somme apparaît comme un moment privilégié de cette prise de conscience. Sur le moment, Louis Mairet voit bien que cette bataille n'est ni « tout à fait la guerre de position », ni « non plus la guerre de mouvement »³⁸, même s'il ne parle pas encore de guerre d'usure. Ensuite, il prend conscience que c'est un tournant dans le déroulement de la guerre :

« Ce qu'on ne dit pas, c'est que nous en sommes venus à économiser les hommes, qu'on les remplace petit à petit par la mécanique, et qu'on substitue au coûteux assaut à la baïonnette une trombe brute de feu et d'explosifs. Quand s'arrêtera cet envoûtement de l'homme par la machine ? »³⁹

D'une autre manière, certains font un simple constat :

« On dit que la cavalerie ne survivra pas à cette guerre-là ; mais l'infanterie pas davantage (sans jeu de mots macabre) : il n'y aura plus que des artilleurs et des pionniers, des trous et des marmites. »⁴⁰

Tandis que d'autres en arrivent à une conclusion qui va bien plus loin :

« C'est le cadre excessivement personnel de la guerre moderne, son style qui la rend incomparable avec les autres guerres. »⁴¹

Ernst Jünger exprime bien, lui aussi, cette modernisation de la guerre qui est en fait une mécanisation du conflit, un sens dont les hommes prirent conscience progressivement :

« Ce que nous avons connu jusqu'à présent, sans d'ailleurs le savoir, c'était la tentative de gagner la guerre par des batailles rangées d'ancien style et l'enlisement de cette tentative dans la guerre de positions. Maintenant, c'était la bataille de matériel qui nous attendait avec son déploiement de moyens titanesques. »⁴²

³⁷ Etévé Marcel, *Lettres d'un combattant, août 1914-juillet 1916*, Paris, Hachette, 1917, 252 p, Préface de Paul Dupuy, voir p 240

³⁸ Louis Mairet op. cit. p 203

³⁹ Ibid. p 195. La première citation est censée avoir été prononcée par un général pendant la bataille alors que la seconde est une réflexion a posteriori de l'auteur sur le sens que revêtait la bataille dans l'ensemble du conflit. Le livre est paru en 1919.

⁴⁰ Augustin Cochin, *Le capitaine Augustin Cochin, quelques lettres de guerre*, Paris, Bloud et Gay, coll. Pages Actuelles, 1917, 64 p, Préface de Paul Bourget, voir p 52

⁴¹ Pierre Mac Orlan, op. cit. p 229

⁴² *Orages d'Acier*, op. cit. pp 106-107

Pour renforcer cette idée, Ernst Jünger utilise l'énumération. Au cours des chapitres relatant la Bataille de la Somme, il dresse un véritable catalogue. Dans ces pages, il évoque avec une grande précision technique toutes les armes qui furent utilisées pendant la bataille : obus de tous les calibres, mines, gaz, mitrailleuses...

On sait que la technique est un thème littéraire de prédilection de Jünger. Or c'est précisément à la suite de son expérience de la Somme que ce thème prend place dans *Orages d'Acier* puis dans le reste de son œuvre⁴³. Ce thème éminemment jüngerien est donc un héritage direct de l'expérience du conflit. Notons cependant que ce thème, pour avoir été développé au plus haut point par Jünger, n'en est pas pour autant un thème qui lui fut spécifique. Bien d'autres auteurs exprimèrent l'idée que la Bataille de la Somme impliquait des relations nouvelles entre l'Homme et la technique⁴⁴.

CONCLUSION

Au terme de cette réflexion, nous pouvons faire le constat suivant :

Les écrivains combattants de la Bataille de la Somme participèrent à un épisode extrêmement brutal de la Grande Guerre comme des milliers d'autres soldats. Ils tentèrent de rendre compte par des moyens littéraires d'une expérience pour le moins difficile à exprimer.

Dans leurs écrits dominant deux attitudes face à la Bataille de la Somme. La première est de nature religieuse. Non dépourvue de fatalisme, cette attitude répond à un événement présenté comme n'ayant rien d'humain. La seconde, qui s'inscrit le plus souvent après les épisodes rapportés, est de nature esthétique, philosophique ou historique. De ce point de vue, c'est la notion de modernité qui donne sens à ce qui fut vécu. Ainsi la Bataille de la Somme apparaît dans la littérature de guerre comme une réduction en un événement de toute la Grande Guerre dans ce qui fait son essence. Comme la Grande Guerre a inauguré une ère nouvelle, la Bataille de la Somme a inauguré une « guerre nouvelle »⁴⁵.

⁴³ Les relations entre l'Homme moderne et la technique dans l'œuvre de Jünger trouveront leur expression ultime dans *Le Travailleur* en 1932.

⁴⁴ Cf. supra

⁴⁵ L'expression est de Jünger dans *Orages d'Acier*, op. cit. p 106. La phrase complète est la suivante: " Elle [la Bataille de la Somme] devait marquer la fin de la première période de la guerre, la moins dure; nous entrions désormais en quelque sorte dans une guerre nouvelle."